



INSÉPARABLES

ÉLIE DARCO



INSÉPARABLES

Élie Darco



À Cyril, mon inséparable.

Sommaire

Couverture

Les jeux sont faits

Ça déménage

La bécane

Morran, ça craint

Coups de feu

Interrogatoire

La fronde

La victime

Chuchotements

En bordure de nuit

Réveil

Traumatisme

Fils unique

Trace fantôme

Prisonnière

Restitution

L'image du père

Tentative

Dans les bois

L'emprise invisible

Secrets

La voix

En fugue

Dédale

Viande froide

Fin de cavale

Connexion

Ami ? Ennemi ?

Devenu réalité

Projections

Émergence

Punition

Plan d'action

Répétition

Ralliement

Épilogue

Notes

Résumé

Les jeux sont faits

LA TABLE EST INSTALLÉE dans une pièce sale, sans fenêtres et parfumée à l'huile de moteur. L'éclairage portatif, une lampe à LED, donne aux peaux une teinte blafarde. Par-dessus son verre de bière, Alec regarde fixement les cartes qui font de sa main la moins chanceuse qu'il ait jamais eue au tarot guerrier. Lorsqu'il joue un trois de cœur et l'atout du Chariot, l'artilleur qui lui fait face sourit largement. Le soldat pose une combinaison qui lui permet de remporter le pli. Alec vient de perdre près de cent points.

À la limite de la caserne, dans ce dépôt désaffecté reconverti en tripot clandestin, on ne joue pas pour occuper son quart, mais pour gagner de l'argent. L'artilleur ricane. C'est une armoire à glace, qui doit avoir le double de l'âge d'Alec, et qui n'a jamais pu monter les échelons parce qu'il collectionne les blâmes pour violences et toutes sortes de trafics. C'est lui l'organisateur de la soirée. Alec le connaît bien, mais ce n'est pas réciproque. Le joueur à sa droite, un militaire à la retraite, maigre comme une balle de sniper, lâche sur le plateau de quoi le mettre à sec.

Le tarot guerrier est bien plus compliqué que son cousin le tarot bourgeois. Les figures sont des généraux, les atouts, des manœuvres à combiner et les points, des bataillons. En supplément, il y a les couleurs et dix cartes d'aléas, symbolisant des contraintes liées à la météo, aux terrains et autres péripéties que même un bon tacticien ne peut prévoir à l'avance. Ou presque ! car si le genou d'Alec tremble un peu sous la table, si des gouttes de sueur se forment sur son front pour donner le change, c'est parce qu'il sait précisément ce qui compose le jeu du joueur assis à sa gauche : Beryl, sa sœur, de treize mois sa cadette. Depuis deux ans qu'ils connaissent l'existence de ce tournoi secret, elle et lui ont eu tout le temps de développer un code, fait de demi-sourires, de bruits de gorge, de mouvements imperceptibles des doigts. Dans le plan qu'ils ont mis au point, Alec doit continuer à jouer comme un pied, aidé par sa main déplorable, afin d'assécher celle des deux militaires et de ménager à Beryl une voie royale.

— Alors, gamin ? Tu te déploies ou tu bats en retraite ? l'apostrophe l'artilleur.

— Je fais ce que je veux. T'as une intempérie dans ton jeu pour me forcer à l'action ? Non. Alors je vais prendre les trois minutes auxquelles j'ai droit pour décider de ma stratégie et de ma mise.

Sans même avoir besoin de la regarder, Alec devine le rire intérieur de Beryl. La manœuvre est un peu voyante et ne va sans doute pas leur apprendre si l'artilleur possède vraiment ce genre de cartes, mais c'est bien tenté quand même. Il relance d'un maigre deux de pique sur son atout déjà en place. La Force, la meilleure carte qu'il avait et qu'il a gaspillée exprès. Beryl indique qu'elle passe son tour, l'artilleur ricane encore et lui sourit d'une façon qui met les nerfs d'Alec en pelote. *Ce gros porc a le culot de la brancher !* Alec est protecteur, normal ; Beryl est sa sœur, et un électron libre. Comme aimait à le lui répéter leur grand-père, avec son manque de tact coutumier : « De vous deux, Beryl est celle qui a pris tout le caractère. Il te reste les manières de chochette, Alec. »

L'artilleur a joué gros pour évincer totalement Alec et récupérer ses dernières possessions, mais grâce à une carte Raccourci, le retraité lui grille la politesse sous le nez. Les deux vautours se disputent les vestiges de son armée, puis l'artilleur pose L'Arcane sans nom. *C'est le moment, pense Alec, le seul atout qui pouvait la contrer.* Jouant petit jusqu'ici, se défaussant prudemment, Beryl a dans sa main une combinaison qui va essorer ses adversaires. Sans surprise, elle abat ses cartes les unes après les autres, et sur les trois derniers tours, elle ratisse tant de points qu'il paraît soudain évident qu'elle a manigancé son coup à l'avance.

— Putain ! C'est pas possible qu'il te reste autant ! gueule l'artilleur en s'adressant à la jeune fille, oubliant son numéro de charmeur.

— Hé, faut pas pousser ! T'as fourni le jeu, Papy a coupé, t'as distribué. C'est ma faute à moi, si tu m'as bien servie ? lui répond Beryl.

Alec soupire, prend l'air écœuré de celui qui n'a pas de chance, mais le militaire à la retraite ne le quitte pas des yeux.

— Pas de triche à la donne. Mais ces deux-là se connaissent, conclut le vieux.

— Impensable, lui oppose l'organisateur. Celui-là a fait trois cents kilomètres pour venir à Aldcave. J'ai vérifié les identités, les adresses...

Des faux convaincants, songe Alec, dommage que l'ancien sous-off soit si clairvoyant... Beryl n'attend pas plus longtemps pour rafler les mises, tassant les crédits-énergies et les coupons de carburant dans les poches de son blouson. Son frère devine à l'électricité dans l'air que leur départ est imminent, alors il prend les devants. À la seconde où l'artilleur va de nouveau contester, il pousse la table un grand coup et la lui enfonce dans le ventre, lui coupant le sifflet tout net. *Tu m'as vu, là, grand-père, faire ma chochette ?* Sa sœur explose la lampe et, dans le noir, Alec lui attrape la main.

— On dégage !

— Ma thune !

— Merde...

Un piétinement plus tard, Alec sent un uppercut le cueillir dans les reins. Le militaire a conservé ses vieux réflexes vicieux. Le jeune homme balance un coup de pied au hasard et entend un râle avant de se jeter vers la porte. Sa sœur l'a devancé et cavale. Dans l'entrepôt désaffecté, ses pas résonnent.

Dehors, il fait nuit noire. Alec est venu à pied. Beryl a « emprunté » l'une des voitures du magasin de la base, un tacot sans aucune marque distinctive. Tous deux courent dans sa direction, sous le couvert d'une palissade. L'artilleur, dans leur dos, brame les pires injures. *Il a mis du temps à se reprendre, mais maintenant qu'il est lancé, y'a intérêt à dégager de sa trajectoire !* pense Alec, en accélérant sur la dernière ligne droite. Arrivé au véhicule, il double Beryl et se jette au volant.

— Démarre ! crie-t-elle en s'asseyant à la place du mort.

— J'essaie !

La voiturette est un vieux modèle, sa batterie électrique ne tient plus guère la charge et Alec attrape une sueur froide en craignant qu'elle soit à plat.

— Ce cinglé va tirer ! braille Beryl.

Alec ne regarde pas pour vérifier si sa sœur dit vrai. Elle a l'habitude d'exagérer. Il met de nouveau le contact et là, miracle ! la guimbarde démarre dans un cahot. Aussitôt, ils empruntent la pente qui les conduit hors du périmètre du hangar. Dans le rétro, Alec devine la silhouette de l'artilleur qui fait demi-tour. Il va peut-être vouloir les poursuivre, mais il choisira sûrement la mauvaise direction... Au carrefour suivant, Alec éteint les phares, abandonne la route qui file vers la ville d'Aldcave et se dirige vers le camp militaire. Il roule au pas et le temps lui-même semble ralentir, faisant naître une angoisse au creux de son ventre. Il sait pourquoi. C'est le contrecoup de l'excitation. Il aime et déteste cette sensation. Sous des dehors sérieux, posés, Beryl et lui s'exaltent à se lancer des défis improbables, à transgresser les interdits. Ils n'en sont pas à leur première arnaque, ça non ! Ils ont souvent dansé sur le fil de l'illégalité et de la marginalité. Ensemble, ils se sentent supérieurs à la masse, jeunes, immortels. Leur intelligence et leur complicité leur ont permis de ne jamais être pris la main dans le sac. *Ça a toujours fonctionné, du moins jusqu'à ce soir...*

De chaque côté de la large piste, le paysage désertique se découpe à peine sur l'encre délavée du ciel. Heureusement, Alec connaît le chemin par cœur ; chaque virage, chaque ornière.

— Si le vieux a compris notre magouille, raisonne-t-il tout haut, il peut deviner pour le reste, et aussi rencarder l'artilleur...

— Deviner quoi ? Qu'on est de la base ? La belle affaire, deux parmi une centaine de notre âge ! I ne peut pas savoir qu'on est frère et sœur, on ne se ressemble même pas !

Tout en restant concentré pour conduire dans le noir, Alec jette un coup d'œil à sa sœur. Pour tout dire, leurs parents n'auraient pas pu les créer plus dissemblables. À bientôt dix-sept ans, Beryl a un physique avantageux qu'elle aime tantôt camoufler, tantôt souligner par des tenues que lui inspire son caractère exalté. Ses yeux, couleur de miel, sont assortis à sa peau hâlée. Sa tignasse blonde n'est que boucles et mèches rebelles. Comme pour mieux se démarquer de l'aura solaire de sa sœur, Alec a la peau pâle, des iris bleu clair, des cheveux fins et lisses, d'un châtain cendré un peu terne. Depuis toujours affligé d'un léger surpoids, le jeune homme s'est mis à grandir d'un seul coup il y a trois ans. Ses rondeurs adolescentes ont cédé la place à des muscles déliés, puissants. Sa nouvelle assurance est largement tempérée par sa timidité et un caractère plus réfléchi, plus introverti que sa cadette.

— Et puis même s'ils devinent... Qu'est-ce que ça peut faire ? Demain, on décolle à l'heure du clairon.

— Ouais, pour marcher tout droit en prison, soupire Alec.

— C'est bien pour ça qu'on l'a fait, non ? C'était le moment ou jamais. Notre doigt levé face au monde, notre dernière aventure à Aldcave... Oh, merde ! On l'a fait, Lardon, on l'a fait !

Contre toute attente, Alec a fini par aimer ce surnom qu'elle lui donne en privé. La méchanceté passagère qui a présidé à sa création a depuis longtemps disparu, noyée dans l'affection qu'ils se portent l'un à l'autre. Lui l'appelle Biscotte, mais jamais en public. Biscotte tient trop à sa réputation de dure à cuire.

Beryl tressaute sur son siège, balançant dans la cuisse de son frère des petits coups de poing, avec des couinements hystériques.

— Calme-toi, tu vas nous envoyer dans le décor, lui dit Alec.

— À vingt à l'heure ? T'exagères !

Puis après quelques secondes de silence, le menton dressé, les yeux brillants, elle s'enthousiasme encore :

— Un coup imparable ! Ah ! Le jeu que j'ai eu ! Parmi toutes les projections qu'on a faites, or n'aurait pas pu mieux tomber ! À ton avis, il y a combien ?

Beryl fait mine de sortir leur pactole, d'allumer son portable pour le voir. Alec la rembarre.

— Attends qu'on soit tranquilles. On arrive bientôt.

Les précautions d'Alec sont superflues. Il gare leur véhicule non loin de l'enceinte grillagée qui ceinture le camp militaire, mais il n'y a personne à des centaines de mètres à la ronde. On retrouvera la voiturette dans quelques jours. Ou pas. Malgré les mesures sécuritaires drastiques imposées depuis la dernière série d'attentats, personne ne surveille trop ce périmètre. Ils en ont profité et se sont ménagé ici une porte dérobée pour éviter d'avoir à justifier leurs escapades nocturnes. Alec s'accroupit et tire bien fort sur le grillage prédécoupé par ses soins. Tous les deux rampent en dessous. Dans l'obscurité, ils entament une longue marche jusqu'aux logements de fonction.

Dans quelques heures, ils diront adieu à Aldcave et à ce qui fut leur maison durant cinq années. Ils ne sont pas vraiment tristes. Rien ne peut les peiner tant qu'ils restent ensemble.

LA VOITURE ÉLECTRIQUE essouffle dans la côte, à suivre le camion trop lent qui bringuebale trop près de la ligne blanche. Devant eux, le lourd véhicule transporte toutes leurs affaires et celles de l'autre militaire qui va s'installer à Morran. Célibataire, il ne dispose pas de moyen de locomotion personnel ; il a pris place dans le camion avec le chauffeur. Assise sur la banquette arrière, Beryl voit dans le rétroviseur une ride profonde, en forme de V, se creuser sur le front de son père. Le capitaine Lou Guric n'a pas la réputation d'être un parangon de patience ou d'indulgence. Après vingt-cinq ans de carrière au service de l'armée, il continue de mettre une sorte d'acharnement guerrier dans tout ce qu'il fait. Lorsqu'il fait le ménage, c'est toujours en grand. Lorsqu'il doit planter un clou dans un mur, il prend moult mesures. Lorsqu'il tond la pelouse, il ratisse l'herbe avant, pour que la coupe soit bien égale. C'est un homme de principes et ses principes sont carrés, établis à l'avance et tirés au cordeau. Fonction oblige, le capitaine s'entretient. À bientôt quarante-cinq ans, Lou a le physique d'un jeune bodybuilder, mais sa toison brune a cédé la moitié du terrain à des cheveux blancs. À cet instant, sa fille pense qu'il doit chercher à tout prix à conserver exactement la même distance entre le nez de leur véhicule et le pare-chocs arrière du camion.

Les écouteurs vissés aux oreilles, Beryl soupire. Assis à côté d'elle, la joue collée à la vitre, Alec est nauséux. Lorsque sa sœur, qui a pris ses aises en étendant ses jambes, lui chatouille les côtes avec ses orteils, il ne réagit pas, se contentant de lui lancer un regard morne. À l'avant, leur mère, Pernelle, est plongée dans sa lecture, notes ou rapports d'expérience. Elle a rejoint sa bulle de silence. Sa tenue décontractée souligne son corps svelte, ses cheveux châtain sont nattés sur le côté et dégagent un front haut, intelligent, et deux yeux verts, superbes. Épouse modèle, Pernelle est si attentive au bonheur de sa famille que certains la jugent effacée. Mais Beryl sait que son calme, son sourire immuable constituent une sorte de façade. Pernelle est dans le contrôle. Au travail, elle doit sûrement être différente : plus naturelle, tempétueuse, entreprenante. Beryl l'envie. Dans ses mauvais jours, plutôt rares à dire vrai, la jeune fille songe qu'en comparaison, son propre tempérament exubérant dissimule une personnalité creuse.

Pas comme Alec. Non, pas comme Alec, puisque Alec est parfait ! Beryl ne le reconnaîtra jamais devant lui, mais en pensées, elle met son frère sur un piédestal. Depuis sa prime enfance, il est son compagnon de jeu, son fidèle équipier, son autre elle-même. Foncièrement différent, mais capable de finir ses phrases à sa place, de deviner ses états d'âme en un instant. Alec est la seule personne sur qui elle sait pouvoir totalement compter. À son père et sa mère, elle n'octroie pas autant de crédit. C'est ainsi.

Leur périple entamé la veille, aux aurores, déprime Beryl. Elle ressasse les mêmes questions. Pourquoi a-t-il fallu que ses parents acceptent cette nouvelle affectation ? Après cinq années bien tranquilles à construire leur existence à la même place, ça n'a aucun sens de partir pour tout recommencer ! De s'échouer dans un coin aussi paumé que Morran ! Alec et Beryl n'ont pas eu voix au chapitre dans la décision des Guric, mari et femme. Seule l'idée que leurs vieux aient pu provoquer par

défaillance professionnelle cette incompréhensible mise au placard les a retenus de fuguer ou d'entrer en rébellion.

Beryl regarde par la fenêtre les montées et les déclivités interminables de vastes espaces dévorés par la forêt, qui s'estompe parfois sous des pans d'une brume froide. La jeune fille a déjà l'impression de sentir, sur sa peau, son baiser mouillé. En esprit, elle s'évade. *Alec et moi, on aurait dû se barrer au sud, songe-t-elle. Avec les trois mille crédits gagnés au tarot guerrier, on aurait pu profiter du soleil, s'amuser, bâfrer comme des rois pendant six mois. Au lieu de quoi, on se retrouve tous les deux près d'être enterrés vivants aux confins du pays, dans une ville coupée du monde et du progrès, nos parents rattachés à une base minuscule, sans aucun intérêt pour leurs carrières.* Beryl tourne à nouveau la tête vers son frère, se demandant si celui-ci finira par regretter d'avoir raté les examens clôturant le secondaire pour pouvoir rester un an de plus avec sa sœur. Il lui en a fait l'aveu au début de l'été. Beryl a eu envie de le biffer, puis de l'embrasser. À la fin de l'année scolaire, elle était désespérée comme jamais à l'idée que, son diplôme en poche, Alec quitterait la maison pour faire sa vie ailleurs. Sans elle. Pourquoi ne lui avait-il pas révélé son plan ? Il lui aurait épargné des heures d'angoisse...

— On arrive, laisse tomber leur père.

Autour d'eux, l'armée des arbres s'ouvre sur des carrés de verdure jouxtant des bâtisses au toit pentu recouvert de panneaux solaires. Les murs sont peints en blanc, bleu fumé, vert-de-gris, rehaussés de parements plus colorés sous les fenêtres et les chenaux. Les jardins sont larges, tout comme les rues. Les trottoirs sont hauts, rendant compte du climat pluvieux de la région. Beryl cherche à localiser les magasins, les médiathèques, les salles d'arcade, tout ce qui est franchement nécessaire pour supporter l'isolement et le pittoresque d'une petite ville comme Morran. Le capitaine Guric s'écarte soudain du camion qui va, en premier lieu, être déchargé des cartons de l'autre arrivant. Se fiant à son GPS, Lou prend une avenue sur sa gauche pour se diriger vers leur nouvelle adresse. La voiture pénètre dans un quartier résidentiel qui paraît désert, tout proche de l'orée de la forêt, écrin vert et orangé qui entoure la cité. Plus loin, vers le nord, on devine une crête et d'énormes éoliennes aux pales immenses. Dans leur ombre se trouve la base militaire. Ils ne vivront pas à l'intérieur de son enceinte, car elle n'est pas assez importante pour disposer de maisons de fonction.

— C'est là, les informe le capitaine en coupant le moteur.

Alec se rue hors de la voiture. Il déplie ses longs membres, respire profondément pour se débarrasser de son mal des transports. Pernelle, elle, prend le temps de ranger ses papiers avant de quitter le véhicule. Beryl traîne les pieds jusqu'au portail veillé par un érable rouge, trouvant déjà une sale gueule à leur nouveau logement. La famille en fait rapidement le tour. Un parallépipède rectangle, un parement bleu sur de l'enduit gris, un rez-de-chaussée surélevé, un étage avec deux fenêtres devant et deux derrière. Une terrasse couverte, à l'arrière, donne sur quelques arbres plantés sur un petit bout de terrain se terminant en pointe.

— Plutôt coquet. Et le quartier a l'air tranquille, commente Pernelle en souriant à Lou.

— À vingt minutes de l'école à pied, à trente de la base en voiture, acquiesce le capitaine avec son

sens pratique.

— On va devoir marcher tous les matins ?! s'insurge Beryl tandis qu'ils reviennent devant la façade.

— Ça te raffermira les cuisses, Biscotte, la taquine son frère, sans manifester plus d'entrain qu'elle.

— Occupe-toi de tes jambons, Lardon... M'man, il ne s'arrête jamais de pleuvoir dans ce pays !

Pour pouvoir se plaindre à loisir, Beryl a longuement étudié tous les inconvénients d'habiter à Morran. Après les journées dévorées de soleil d'Aldcave, le climat tempéré de la région la déprime par avance.

— Tu exagères. Regarde, le ciel est presque dégagé maintenant. Et le fond de l'air est plutôt doux pour un mois de septembre, lui assure sa mère en la poussant vers les cinq marches en bois qui desservent l'entrée.

Son père trouve la clef derrière un volet et déverrouille la porte. Ils pénètrent tous les quatre dans la maison, fraîchement repeinte en blanc. La visite est vite faite. Le hall, des rangements, une cuisine ouvrant sur un salon double. À l'étage, la salle de bains, les toilettes et deux chambres spacieuses. La plus grande, avec une alcôve qui abrite un coin bureau, est destinée aux parents. Le mobilier de récupération est minimaliste, cubique, de teinte fauve ou ficelle.

— Et moi alors ? s'étonne Alec, recomptant sur le palier le nombre de pièces. Pas question que je partage ma chambre avec Beryl, elle ronfle.

— Doit y avoir une niche dehors...

Dévalant les marches, Lou détrompe sa fille :

— Non. Un sous-sol. Celui d'Alec.

Au rez-de-chaussée, derrière une porte qui semblait cacher un placard, les Guric découvrent un escalier étroit qui s'enfonce dans la pénombre. Lou allume le plafonnier et, arrivé en bas, il pousse l'un des deux battants en bois brut. L'autre dessert le local technique commandant les installations de production énergétique. Le capitaine précède sa famille dans un grand espace, éclairé par des soupiraux diffusant dans la pièce une faible lumière grise. Dans un angle, il y a de vastes rayonnages et un panneau coulissant qui donne sur une salle de bains privative.

— Youhou ! Trop cool, Lou ! lance Alec en se jetant sur son lit.

— Pas mal, n'est-ce pas ? Tâche d'avoir tes examens, cette année.

Le capitaine se retient de sourire. Tout comme Lou, Alec n'est pas très expansif. Depuis tout petit, il appelle ses parents par leur prénom, leur reconnaissant ainsi une sorte de déficit de liens familiaux. Pour Pernelle, c'est non significatif, pour Lou, cela n'a pas d'importance.

— C'est pas juste ! Pourquoi c'est Alec qui a la plus belle chambre ? Et il a sa propre salle de bains en plus ! râle Beryl.

— À Aldcave, c'est toi qui as obtenu la pièce avec le dressing, lui répond sa mère.

— Mais c'est pas pareil. Ça, c'est sans commune mesure, lui oppose Beryl en montrant la suite spacieuse de son frère.

— Je suis l'aîné. Pour une fois, ce sera moi le pourri gâté, lui dit Alec.

— M'man ! P'pa ! se plaint Beryl.

— Le camion arrive dans un instant, annonce Lou après avoir reçu un message sur son téléphone.

Pernelle le précède dans l'escalier, ne répondant pas davantage à sa fille. Laquelle observe, d'un œil sombre, son frère qui marche de long en large dans la pièce pour prendre possession des lieux. Elle finit par s'asseoir avec lui sur le bord du lit, devant un grand pan de mur blanc ; Alec dit qu'il va s'en servir pour projeter de vieux films.

— Allez, fais pas la gueule, ma Biscotte. Si tu veux, dans trois mois, on échange...

— Vrai ?

— Tu veux que je te signe quelque chose ? T'as pas confiance ?

— Bien sûr que si, sourit-elle.

Beryl attrape son frère par le cou et lui fait un bisou retentissant au coin de la joue.

— Tu m'as bousillé le tympan, marmonne-t-il. Allez, viens ; Lou va encore râler s'il doit décharger à notre place un seul de nos cartons.

LA SONNERIE A CESSÉ depuis quelques minutes lorsque Beryl se décide à rejoindre sa classe. Elle quitte son recoin de cour pour gravir les neuf marches qui donnent sur le grand hall de sa prison scolaire. En traînant les pieds, elle progresse dans les couloirs faiblement éclairés, restrictions énergétiques obligent. À Morran, celles-ci sont prises très au sérieux. Encore plus qu'ailleurs. L'isolement de la ville explique tous les efforts faits en ce sens. Pas plus tard qu'hier, des voisins sont venus frapper à la porte des Guric pour leur souhaiter la bienvenue, mais aussi pour les informer du règlement du lotissement et de la tenue d'un groupe de vigilance veillant à prévenir les abus d'énergie. *Ces cinglés font des rondes ! Ils vérifient le nombre de fenêtres allumées dans les maisons et jusqu'à quelle heure !* songe-t-elle. Beryl est pourtant sensible aux mesures environnementales. *Qui ne le serait pas, à notre époque où le cadre de vie et la sécurité pèsent lourd sur le plan social, économique et politique ?* Mais quelquefois, elle se demande à quoi son existence ressemblerait si elle était née au tout début du siècle, en cette période de moindre paranoïa sécuritaire, de gaspillage effréné, de consommation outrancière, d'obsolescence programmée, avec de la matière à combustion à foison pour donner une réalité à tous ses caprices, toutes ses idées...

Un monsieur chenu la croise et fronce les sourcils. C'est un membre du personnel administratif ou un enseignant. Elle lui offre un sourire crâne, négligeant d'avoir l'air pressée de rejoindre sa salle. Mais son indiscipline n'est pas remarquée à sa juste valeur. Leur professeur a lui-même du retard et la jeune fille a tout le loisir de gagner sa place, de se laisser tomber sur sa chaise, avant qu'il n'entre et n'entame son cours d'histoire. Ils étudient le début du XXI^e siècle et les prémices de la grande crise énergétique mondiale. S'armant d'un stylet, Beryl commence à noircir l'écran légèrement grisé de son cahier numérique. Ce modèle est réputé éternel, il l'accompagne à tous les cours depuis son entrée dans le secondaire et se charge à l'énergie solaire. Le papier est un luxe et une rareté. Les forêts sont préservées pour servir de poumon à la planète. Tandis que le prof commente une carte projetée au mur, Beryl regarde en direction d'Alec, installé vers la fenêtre pour mieux pouvoir rêvasser. Elle s'agace qu'il ne lui prête pas attention. *J'y suis allée trop fort, ce matin...*

L'heure avance. L'enseignant bat des records de vitesse pour boucler sa séance. Ses élèves grattent dans un silence surprenant. *C'est pourtant le dernier cours de la journée !* Beryl s'est déjà fait un avis sur les habitants de la région. Ils sont tous très normaux, c'est un tort. Ils sont prévisibles, paisibles, c'est ennuyeux à l'excès. Ils sont disciplinés, certains aussi rigoureux que son père, et dès qu'elle fait quelque chose de travers, elle se sent aussitôt jugée. Ici, plus qu'ailleurs, tout est carré, raisonné. Et le climat lui colle la migraine. Beryl accueille la sonnerie comme une délivrance. Elle se dépêche de ranger ses affaires, mais Justin, l'un de ses camarades, vient se poster devant son pupitre. Évidemment, derrière lui, il y a toute sa bande de pipelettes. Ils ne sont pas méchants, non... ils sont juste chiants. Ils se donnent un

genre, se font mousser en mimant l'attitude des jeunes des ghettos urbains. Et le pire, c'est qu'ils sont populaires...

— Eh ! La nouvelle ! Tu ne voudrais pas faire un tour avec nous ? l'interpelle Justin.

Il connaît parfaitement son prénom, Beryl en est certaine, mais il préfère jouer au con. Elle ne répond pas. Elle les toise tous en silence. Anne, la jolie brune avec un rire de crécelle. Justin, son double en version mâle. Lorelei, la danseuse blonde, amoureuse de son chignon, dont Beryl admire la grâce, et seulement la grâce, parce qu'elle n'est pas très maline. Sofiane, le meilleur ami de Justin, un autre athlète, mais qui ne dépasse pas le mètre soixante. Et Lina, la plus souriante de tous, mais aussi la plus muette, qui sert aux autres de faire-valoir.

— Il fait beau aujourd'hui. On va au lac, en profiter une dernière fois avant l'été prochain. Ça serait bien que tu viennes, Beryl, propose Anne avec insistance.

Ils attendent tous sa réponse, s'attardant dans la salle. Pour meubler le silence, ils ricanent, se font des clins d'œil comme pour partager une blague qu'ils seraient les seuls à comprendre. Alec passe dans son dos, lui lance un « Magne ! » qui en dit long sur son humeur, et Beryl hésite franchement à laisser son frangin en plan. Elle ne le ferait jamais en temps normal. Mais depuis leur arrivée à Morran, le ciel, entre eux, est à l'orage...

— OK. Il est où ce lac ? J'y vais avec mon frère.

— Euh... Y'a de la place que pour toi dans ma voiture, lui répond Justin.

Il a appuyé sur le pronom possessif, mais ledit véhicule doit être à son père. Avec les plans de restriction et de consommation modérée, il est bien rare qu'une famille en détienne plus d'un.

— C'est pour ça que je demande où c'est, précise Beryl. On vient par nos propres moyens.

Voilà. Comme ça, Alec sera obligé de lui parler. *Il n'aurait quand même pas snober sa propre sœur devant la moitié de leur classe ! Oui, la moitié ou presque.* Morran étant une toute petite ville, la surcharge des effectifs, ici on ne connaît pas. Ce serait même plutôt l'inverse...

— Vous avez une voiture ? s'étonne Anne.

— Montre, lâche Sofiane.

Près de la porte, leur professeur leur demande de quitter les lieux et le groupe prend le chemin du parking. Bientôt, Beryl et les autres rejoignent Alec qui se tient contre la bécane. Lorsque la bande commence à s'exclamer devant l'engin, Alec ne peut dissimuler très longtemps qu'il en est fier. *Il en oublie d'être taciturne.* Patiemment, Beryl l'écoute faire l'article à leurs camarades. C'est un deux-roues carburant à l'éthanol comme on n'en fait plus. Le concept d'un véhicule pour passager unique étant vivement rejeté par les autorités et la population, les constructeurs ne fournissent plus que les services d'urgence, les militaires et les policiers. Pour des questions de rentabilité, ce sont tous des engins électriques issus d'une seule chaîne de montage. La moto que Lou Guric a procurée à son fils est donc un objet de collection, rare, mais tout à fait légal puisque son empreinte carbone ne dépasse pas les normes exigées.

Beryl prend son mal en patience même si elle a toujours autant de difficultés à digérer que leur père ait offert un tel cadeau à son frère, et pas à elle. La jeune fille ne comprend pas pourquoi leurs parents, qui

n'ont, par ailleurs, jamais fait de différence entre leurs deux enfants, cumulent soudain les injustices à son endroit. D'abord la chambre, ensuite la moto... Sans compter toutes sortes de petites vexations énervantes. Elle n'est plus une gamine ! Elle est tout à fait responsable, capable de conduire le deux-roues. Légalement, rien ne l'interdit. Alec n'a qu'un an de plus qu'elle, et il a même raté ses exams ! Beryl se mord la lèvre inférieure. Un tic d'angoisse, dont elle voudrait bien se débarrasser. Par fierté, mais aussi parce que le capitaine Guric n'aime pas les manifestations de faiblesse. Quant à la dispute matinale qui l'a opposée à sa famille, Beryl sait bien qu'elle n'aurait jamais dû invoquer cet argument, puisque son frère a fait exprès de rater ses examens pour rester avec elle...

La bande indique à Alec le chemin du lac et part rejoindre la voiture de Justin.

— Ça te plaît vraiment d'aller traîner avec eux ? lui demande Alec en lui tendant son casque.

— On est censés... comment elle dit, Maman ? « S'intégrer au paysage social » ? Et puis toi, tu dois m'emmener partout où je veux. C'est le deal, non ?

Son frère acquiesce d'un hochement de tête et détourne le regard. Il démarre la bécane et Beryl grimpe en selle. Elle a passé son sac en travers de ses épaules et attache la sangle sous son menton alors que le deux-roues avance déjà au pas. Ils prennent la route et Beryl enlace la taille de son frère. Ils restent juste derrière le gros véhicule électrique, qui convoie la petite bande des « populaires ». À un feu, pour le provoquer, Beryl lui crie dans l'oreille :

— Tu pues la sueur !

— Te force pas à me coller, surtout !

— Tu m'en veux encore ?

Mais le feu passe au vert et Alec n'a pas répondu. Qu'est-ce qu'elle pourrait bien faire ? Lui repasser ses sous-vêtements ? Lui nettoyer ses chaussures à la brosse à dents, puis s'en servir devant lui ? Boire leur purge punitive favorite : petit lait, piment rouge, coulis de chocolat noir, brandade de morue et bleu de méthylène ? Lui céder un objet auquel elle tient vraiment ? Quand il y a manquement à leur code de l'honneur entre frère et sœur, ils se sentent obligés de faire des trucs un peu dingues. Mais ils exécutent la pénitence davantage pour s'amuser que pour se rabibocher, car lorsqu'ils se chamaillent, se balancent des gnons, s'insultent, se vexent mutuellement, jamais ils ne se blessent vraiment, profondément.

Si l'ouest et le nord de la ville sont enclavés dans les avancées de la forêt et les crêtes où les éoliennes se dressent, l'est de la cité s'incline vers les rives d'un petit lac, niché dans l'anse d'un mont en forme de croissant. Il ne leur faut que vingt minutes pour l'atteindre, malgré la foule des nostalgiques de la belle saison qui s'y presse. Depuis la promulgation des lois de restrictions énergétiques, les encombrements routiers sont rares.

Ils se garent, l'arrivée du deux-roues faisant tourner les têtes des curieux, puis la bande se rassemble et prend la direction d'une promenade sur pilotis abritant des stands de loisirs, de restauration et de sports nautiques respectueux de l'environnement. En bonne madame-je-sais-tout, Anne joue la guide touristique pour les Guric. Beryl sait déjà que le lac, même à la belle saison, ne sera pas un endroit où ils pourront s'éclater. Son frère et elle aiment la vitesse, les sports extrêmes, les raids, le canyoning, la varappe, le funambulisme... tout ce qui procure des sensations de liberté, de dépassement de soi. Alors, la planche à voile sur un lac lisse, le pédalo et les concours de maillots vantés par Anne ont vraiment de quoi lui

donner envie de se moquer... Beryl fait un sourire à son frère qui en dit long. Mais Alec refuse de la regarder, de partager son espièglerie.

Le long de la promenade, Justin colle Beryl qui colle Alec. Elle va passer pour une gourde à se tasser ainsi dans l'ombre de son grand frère, mais elle se moque bien de l'impression qu'elle fait aux autres. Sa colère totalement dissipée, il ne lui reste plus que la gêne de sentir qu'Alec est déçu. Quand donc se sont-ils fâchés pour de vrai, la dernière fois ? Elle est incapable de s'en souvenir, tant ça lui paraît loin ! Les jeunes finissent par s'installer à une table devant une buvette qui propose aussi des gaufres et des crêpes. Tout le monde commande de la bière, sauf Lina qui préfère un jus d'orange et fait les frais de plaisanteries débiles. *Ils sont vraiment trop gamins*, pense Beryl.

Le soleil encore chaud les amène à enlever leur veste. Ils discutent de tout et de rien. Alec dépasse le plus grand des garçons par la taille et l'âge. Malgré sa pâleur, la joliesse de ses traits, il en impose, et la concision dont il fait preuve dans ses propos n'appelle pas à des débordements de confiance amicale. Si son frère reste effacé, Beryl, elle, noue davantage connaissance avec leurs camarades de classe. Surtout avec le beau Justin qui lui fait quand même un peu d'effet... Une heure plus tard, la bande repart vers le parking avec les derniers promeneurs et monte en voiture. Alec déclare qu'il retrouvera facilement le chemin du centre-ville.

— À Morran, on ne déconne vraiment pas avec les horaires de vie conseillés, commente Beryl pour meubler le silence tandis qu'ils s'apprêtent à grimper sur la moto. Et je ne crois pas qu'ils s'inquiètent beaucoup des attentats terroristes. Ce coin est aussi dépeuplé qu'un village de poux sur un crâne chauve...

Alec se retient de rire à sa blague et lui dit :

— J'ai peut-être trouvé une explication à ça. Morran a fait partie des premières villes-tests choisies pour prouver la faisabilité des mesures accompagnant les lois sur l'énergie. Pour eux, ça doit être un genre de tradition, de fierté.

— Ils sont formatés... Alec ? Tout à l'heure, t'as pas répondu à ma question...

— Hum ?

— Tu m'en veux encore ? Je suis désolée, tu sais. Jamais je ne préférerais une moto à mon frangin.

Beryl lui fait les yeux doux. Alec détourne le regard avec une moue méprisante, puis l'attrape par le cou pour lui faire un « shampoing ». De son poing fermé, il lui frictionne vigoureusement le crâne...